

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 17 (1911)

Artikel: J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 203: Brief Nr. 203
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Munchhausen un peu réservé; cependant par les démarches que vous avés fait, il ne devoit pas s'y attendre. Je souhaite du fond de mon ame que cette affaire se reussisse bientôt, je m'en promets un plaisir et une satisfaction infinie.

A Dieu ne plaise donc que je vous fasse, Monsieur, le triste compliment que je vous ferois aujourd'hui, si je ne devois vous revoir jamais.

Ma mere et ma femme sont à demi mortes de fatigue; mais je me flatte que le voyage les remettra en peu de jours. Ce seront nos jours de repos.

Mille tendres compliments pour la partie de votre famille que vous quitterés et que je quitte, et mille et mille remerciements encore de la part de nous tous pour M. et M^e Haller de Wildenstein.

Dieu vous conserve et vous amene, Monsieur, le plus heureusement du monde dans le pays qui sera desormais notre patrie.

Je presente bien mes respects à Madame Haller et à notre bonne amie M^{lle} Charlotte. Dieu vous conserve et me conserve surtout aussi votre amitié et votre bienveillance.

Brugg ce 11 Juillet 1768.

Zimmermann.

Je pars avec la joie dans le cœur.

203.

(Bern Bd. 28, Nr. 167. — Frensdorff S. 177.)

L'accablement excessif dans le quel je me trouve depuis mon arrivée à Hannover ne m'a pas permis jusqu'ici de vous écrire comme mon devoir l'exigeoit:

Nous sommes parti de Brugg le 12 Juillet et arrivé à Hannover le 29. La moitié de notre voyage

a été très heureuse, l'autre très malheureuse. Ma fille a été dangereusement malade en chemin, ce qui m'a obligé de m'arrêter à Darmstadt. Notre voiture fut renversée avec nous tous, et notre roue brisée sur les chemins affreux de la Hesse; notre voiture nous devint encore inutile à une lieue et demie de Gottingue, tandis qu'il pleuvoit à verse et que nous étions à l'entrée de la nuit, dans une vaste solitude et avec des jambes enflées. Mais ce qu'il y avoit de plus affreux, c'est le chemin à une lieue de Bruggen, lorsque nous venions d'Einbeck où depuis onze heures jusqu'à onze heures et demie de la nuit nous passâmes par un borbier qui m'alloit jusqu'aux genoux et où nous aurions été étouffé, si ma voiture eut été renversée, comme elle auroit dû être mille fois. Jamais les routes de ces pays-ci ont été si affreuses avant la guerre; aussi suis-je allé depuis Basle jusqu'à Marbourg et Holzdorf avec quatre chevaux, depuis Holzdorf jusqu'à Cassel avec six, et depuis Cassel jusqu'à Hannover il m'en a fallu à toute force huit chevaux.

Je suis arrivé à Gottinguen le 26, j'y suis resté le 27 et j'en suis parti le 28. Ma mère et ma femme s'y sont plu extrêmement, et elles auroient souhaité d'y demeurer. En effet Gottingue est changé considérablement, embelli de tout côté autant que cela se peut, mais surtout plus agréable par une façon de vivre plus aisée, plus ouverte; l'air des étudiants même est changé de tout au tout; ils sont mis tous à la Française et ne portent point d'épées.

De tout côté on m'a demandé, si vous ne veniez pas à Gottingue, de tout côté j'ai répondu que cela

etoit encore incertain. Je fus fâché d'apprendre par M. *Putter* que vous ne pouviés pas avoir en tout cas la *Londonschente*. Arrivé à Hannover je fus curieux au supreme degré de ce que S. E. de Munchhausen me disoit de vous; mais comme cette conversation ne venoit pas sur le tapis, je l'y ai amené moi-même, en demandant à M. le Premier Ministre si Gottingue aura bientôt le bonheur de vous revoir. M. le Premier repondit qu'il le souhaitoit, mais qu'il n'en croyoit rien, que vous aviés paru resolu, mais qu'il avoit encore lieu de douter de la fermeté de votre resolution. A ceci je repondis que l'impossibilité de trouver un logement convenable à Gottinguen pourroit bien vous faire balancer, mais qu'au moins à mon depart vous avés été fermement resolu d'accepter la vocation aux conditions qui étoient connues à S. E., que par consequent j'étois persuadé qu'on pouvoit compter sur vous. — Je le souhaite de tout mon cœur, repliqua M. le Premier M., mais en ajoutant: je n'en crois rien.

Je vois M. le Premier Ministre tous les matins puisqu'il est malade d'une toux violente

N'ayant point de logement fixe encore je suis dans le plus grand embarras. Un million d'idées m'affligent et m'effrayent, mais par la grace de Dieu ma femme et ma mere se soutiennent infiniment mieux que moi. Mon voyage m'a couté beaucoup au de là des 600 ecus qui m'ont été accordé et on m'a d'abord deduit de ma pension cent ecus pour la caisse des invalides. Je ne prevois point que je pourrai soutenir la fatigue de mon etat. En un mot j'ai le desespoir dans le cœur sur le parti que j'ai

pris. Peut-être que j'en penserai autrement dans la suite; mais quoiqu'il en soit, je me croirai l'homme le plus heureux, si sans perte je pouvois retourner dans mon pays après quelques années; c'est à dire si en revenant à Brugg j'aurois autant que j'ai eu avant que je me suis préparé pour ce malheureux voyage.

Je vous dis tout cela en confidence, mon gracieux Patron; daignés accorder un accueil favorable à mes larmes. J'ai déjà fait mon Epitaphe, la voici: J'étois bien et pour avoir voulu être mieux, je suis ici.

Hannover ce 8 Aout 1768.

Zimmermann.

Me voilà chargé d'une commision singuliere. M. *Baldinger* m'envoie cette enorme lettre en me priant de vous la presenter si vous etiés, comme il le suppose, à Hannover, ou si vous etiés encore à Berne, de la faire partir avec la premiere poste. Il me paroît ridicule de vous envoyer de pareils paquets par la poste, mais je suppose que c'est pour quelque affaire d'importance.

Je suis instruit à fond du genre de vie qu'a mené M. Werlhof. Si j'avois jusqu'à son genie etonnant, je prefererois pourtant la situation d'un forçat à Alger à la situation de M. Werlhof. Vous savés à quoi tout cela l'a mené? 1) à une mort prématurée. 2) Pas à un denier de profit; car il n'a laissé à ses enfants que ce qu'il a gagné dans une lotterie.

204.

(Bern Bd. 28, Nr. 186. — Frensdorff S. 180.)

Hannover ce 2 Sept. 1768.

J'ai reçu hier, Monsieur et très gracieux Patron, de la main de Monsieur le Premier Ministre votre